

Roseline HURION, *Divagations*, L'Harmattan, collection Arts-thérapie dirigée par Henri Saigre, 2014, 134 p

Peut-on, quand on est depuis des années en lutte interne avec soi-même, parvenir à donner forme dans l'art et dans l'écriture à cette expérience à la limite du soutenable qui est celle de la psychose? C'est précisément ce qu'est parvenue à faire Roseline Hurion, qui non seulement peint et dessine, mais qui a aussi publié, depuis les années 1970, tout un ensemble de textes philosophiques et poétiques. Parmi ceux-ci il faut en particulier citer le récit de ce qui forme la trame de sa quotidienneté depuis l'adolescence, *Les crépuscules de l'angoisse*, préfacé par le psychiatre et psychanalyste Serge Lebovici (L'Harmattan, 2000), et le beau livre qu'elle a consacré à Mallarmé, *Mallarmé, une hantise*, préfacé par le poète Michel Deguy (L'Harmattan, 2003).

Dans ce dernier livre, dont le titre, *Divagations*, donne d'emblée le ton des textes courts, une soixantaine, qui y sont réunis, Roseline Hurion nous introduit, dans une langue magnifique, à la fois limpide et poétique, au cheminement labyrinthique de ses « pensées » (titre de la première partie), lesquelles la conduisent à ces différentes sortes de « stupeurs » (titre de la seconde partie) où finit par s'abîmer son esprit, bruissant de trop de paroles étrangères. Ce que nous donne à comprendre l'ensemble de ces textes, c'est le vécu intime d'un être qui a perdu la notion de sa propre identité, et qui ne sait plus où s'arrêtent les pensées des autres et où commencent les siennes.

Un tel trouble de l'identité personnelle, porté à son paroxysme dans la psychose, est pourtant commun à tous les êtres humains, dans la mesure où cette divagation qu'est la pensée, qui leur fait quitter leur corps et hanter en imagination d'autres lieux que celui où ils se trouvent, est précisément ce qui les différencie des autres êtres vivants.

C'est la raison pour laquelle on lit ces textes en s'y reconnaissant souvent soi-même, car comme l'auteur, nous sommes tous « habités par des voix », non seulement celles des disparus, mais aussi celles des vivants, de ceux qui partagent toujours avec nous le monde, au point que nous avons, nous aussi, parfois, « le sentiment de ne pas exister » en tant que personne singulière, et qu'il nous arrive de tomber dans ce « doute colossal » qui est à l'origine de cette « stupeur » que l'on ressent devant les ressassements d'une pensée devenue autonome.

Si ces textes sont issus de la peur devant la toute puissance d'une pensée qui semble ne plus appartenir à celle qui en est le siège, ils sont aussi, paradoxalement, le signe d'une lucidité extrême qui donne le moyen, en devenant le spectateur, d'échapper à ce « vide qui rend fou » et qui menace dans la psychose. C'est de cette infime distance de soi à soi que sont donc nées ces pages, témoignage bouleversant de cette capacité de réflexivité que conserve, même dans ses plus profonds égarements, cet étranger qu'est toujours pour lui-même l'être humain.

Françoise Dastur